Blanchon,
G.
(Le) général
Gallieni.

Le

Général GALLIENI

PAR

G. BLANCHON

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1915

LE GÉNÉRAL GALLIENI

O rêves d'enfance !... La brousse aux mille voix sauvages, la solitude, l'inconnu, le danger, la rencontre inattendue des fleuves géants sous un soleil de fournaise, la fraîcheur des clairières profondes sous les étoiles : tout le pays noir avec ses trahisons et ses mystères, pays des découvertes prodigieuses, de la gloire et de la fièvre !... Qui, dans le troisième quart du xixe siècle, n'eut l'imagination pleine de ces visions, au temps si proche où sommeillaient encore auprès de nous d'immenses terres vierges, où les sources du Nil défendaient leur secret, où l'énorme continent africain s'entr'ouvrait sous les pas des explorateurs. Livingstone au Zambèze, Speke au Tanganyka, Barth en marche vers Tombouctou la Sainte, Baker, Clapperton, Mage retrouvant les traces de Mango-Park et de René Caillé, venaient de publier les récits de leurs voyages. Schweinfurth, Nachtigal, Stanley s'avançaient en même temps vers le centre du continent. Quelque chose de grand allait s'accomplir sur cette terre si ancienne et si nouvelle. A ce moment, s'éveillait à la pensée, dans une petite ville de la Haute-Garonne,

à Saint-Béat, le jeune Joseph-Simon Gallieni. Né le 24 avril 1849, il était fils du capitaine commandant la petite garnison française du Val d'Aran. C'était un enfant plus sérieux que joueur, non pas morose ni renfermé, mais aimant la lecture et la réflexion. Il fit de bonnes études au collège militaire de La Flèche, où il fut le condisciple du poète Jean Richepin. Dans ce milieu, qui prolongeait l'exemple paternel, une vocation de soldat s'affermissait, unie étroitement à la vocation d'explorateur née de tant de lectures silencieuses et passionnées. Toutes deux à la fois devaient trouver leur emploi dans le monde colonial où les héros de l'Europe moderne allaient désormais pouvoir joindre à l'ambition de connaître celle de conquérir et de créer.

Le jeune Gallieni fut reçu à Saint-Cyr en 1868. Élève tranquille et taciturne, il ne semblait pas encore marqué pour des destinées exceptionnelles. Il avait choisi pour arme l'infanterie de marine : sa promotion sortit de l'école le 15 juillet 1870, le jour même de la déclaration de guerre. Les perspectives nouvelles ne le détournèrent pas de son projet. Il voyait d'ailleurs l'armée coloniale prendre, elle aussi, part à la guerre ; il y était engagé lui-même. Peut-être la carrière offerte à ses camarades se trouvait-elle désormais plus en vue : pour lui, il gardait ferme sa décision antérieure et accomplissait délibérément un acte de foi, d'une singulière énergie, dans l'avenir colonial de la France.

Il fit donc ses premières armes comme sous-lieutenant, dans la division de Vassoigne. Il eut l'honneur d'être, avec le commandant Lambert, l'un des

défenseurs de la maison des « dernières cartouches » à Bazeilles et s'y conduisit brillamment. Après la guerre, envoyé d'abord à la Réunion, puis, en 1877, au Sénégal, il y reçut, en 1878, les galons de capitaine. Le gouverneur Brière de l'Isle avait bientôt apprécié ses services. Il l'avait attaché à la direction des affaires politiques de la colonie et pris comme principal collaborateur.

Brière de l'Isle, gouverneur du Sénégal depuis 1876, avait repris l'œuvre de pénétration commencée par Faidherbe. Il chargea le capitaine Gallieni de pénétrer dans la vallée du Niger par le massif montagneux qui la sépare du Sénégal. On renouvelait ainsi la mission confiée à Mage en 1862. Elle rencontrait mille obstacles. Les pays à traverser étaient, pour la plupart, peu connus, beaucoup même entièrement inconnus. On en savait ce qu'avaient appris les notes de Mungo-Park prises entre 1796 et 1805 et closes par la mort de l'explorateur dans les eaux mêmes du Niger. La guerre armait les unes contre les autres les populations de l'intérieur et dévastait tout. Naguère, El-Hadj-Oumar, fondateur de l'empire musulman des Toucouleurs, était venu se heurter au poste de Médine, fondé sur le haut Sénégal par Faidherbe et sauvé par lui après un siège mémorable ; maintenant son fils Ahmadou, s'efforçant de maintenir sa domination par la terreur et par la ruse, guerroyait sans fin contre les populations limitrophes de la colonie. Dans ce désordre, une expédition anglaise, partie de la Gambie, se préparait à nous barrer le chemin dans l'arrière-pays ; il fallait se hâter.

Le gouverneur résolut d'agir pacifiquement, par

une mission diplomatique, poussée jusqu'auprès d'Ahmadou. A la fin de 1879, le capitaine Gallieni déblaie le terrain par une première reconnaissance parmi les tribus hostiles à Ahmadou et interposées entre nous et lui. Il obtient leur assentiment à l'occupation de Bafoulabé, nouvelle étape en avant de Médine. On y met une garnison, on y bâtit un fort. En même temps sont recueillis des renseignements, nouées des amitiés, préparées les voies pour l'expédition prochaine. Le capitaine Gallieni déploie une habileté persuasive, une prévoyance et une activité qui en assureront le succès.

Elle part de Saint-Louis le 30 janvier 1880, de Bakel le 7 mars. Il a fallu organiser minutieusement l'immense convoi portant les cadeaux destinés à aplanir les difficultés de la route et à gagner Ahmadou et son entourage. Nous avons le récit du capitaine lui-même. Pittoresque et animé, il abonde en remarques sur les mœurs locales, en renseignements géographiques et historiques, en paysages brefs, mais qui font image. Tout a été prévu. La route est éclairée au loin, afin que les obstacles, signalés à l'avance aux hommes, ne produisent pas leur effet de surprise ; des dépôts de vivres ont été disposés ; la colonne, formée dans le plus grand ordre, se déplace, campe, se rassemble à la moindre alerte avec une méthode rigoureuse. L'auteur connaît bien le caractère des noirs, dont quelques types sont dessinés d'amusante façon. Cette science de l'homme n'est pas dilettantisme : elle conduit à l'emploi des moyens appropriés à chaque cas, ici paroles conciliantes, promesses et cadeaux, là vigueur et décision

de l'attitude, fermeté de la discipline, énergie des actes. Les hommes sentent la sollicitude constante de leur chef et s'attachent à lui comme savent s'attacher ces êtres simples : ils en donneront la preuve.

Médine dépassée, on remonte le Bakoy, dont le capitaine fait explorer la vallée et signale l'extrême importance comme voie de communication entre le Sénégal et le Niger. On s'engage dans la vallée du Baoulé après avoir obtenu que l'important centre de Kita se mît sous notre protectorat (25 avril). A mesure qu'on s'enfonce en pays malinké, la route devient plus difficile et plus dangereuse, la population plus défiante. Chez les Bambaras, l'hostilité se manifeste. Des prodiges de patience et d'adresse échouent devant les parti-pris qui ne raisonnent pas. Le 11 mai, à Dio, mené dans une embuscade, le convoi est attaqué par quinze cents ou deux mille assaillants. Il perd plus de la moitié de son effectif, tous ses bagages et n'est sauvé que par l'admirable dévouement des laptots et des tirailleurs.

Poursuivie jusqu'au lendemain, la petite troupe harassée arrive enfin sur la vallée du Niger, près d'un village. Les ennemis couronnent toutes les hauteurs en arrière. Les habitants, rassemblés devant le tata, sont assis, silencieux, le fusil entre les jambes. La vie ou la mort des survivants dépendent de ces quelques instants. Négligeant les supplications de ses hommes, le capitaine s'avance seul, suivi d'un interprète. Le lieutenant Vallière, par lequel il s'est fait précéder dans la région voisine, a heureusement su se gagner des sympathies ; on accueille les fugitifs.

L'expédition semblait anéantie. Parvenu à Bammako, sur le fleuve, le jeune chef écrit simplement : « Retourner en arrière, nous n'y songeâmes même pas. Quel déplorable effet eût produit cette sorte de fuite sur les populations que nous venions de traverser en protecteurs! Il fallait, au contraire, malgré la perte de toutes nos ressources, redoubler d'énergie. Déjà nous avions étonné tous les habitants de ces contrées par notre marche audacieuse vers Bammako... Il s'agissait de conserver notre réputation intacte et de continuer hardiment notre voyage sur Ségou. »

Cette belle ténacité devait avoir sa récompense, mais non sans de bien autres traverses. Le 1er juin, parvenu à Nango et déjà fort éprouvé par les fièvres, le capitaine écrit à Ahmadou pour lui proposer un traité de protectorat. Mais tout ce qu'il avait fait pour s'attirer l'amitié des Bambaras indisposait contre lui le souverain toucouleur : aucun des deux partis ne pouvait comprendre une attitude d'impartialité pacifique. Ahmadou tint la mission française à Nango pendant de longs mois, sans lui laisser atteindre Ségou, sa capitale. Cette attente eut bien souvent l'allure d'une demi-captivité. Il fallut une singulière énergie pour résister au découragement, en dépit des maladies, du dénuement, des menaces même. Il fut un moment où, chaque matin, on venait annoncer aux blancs qu'on leur couperait la tête dans la journée. Néanmoins, le capitaine Gallieni maintenait la dignité du drapeau français et continuait les négociations. Il déjouait cent perfidies, se mouvait avec une souplesse merveilleuse, parmi les

intrigues d'une cour sauvage. A force de patience et d'adresse, il obtenait, le 3 novembre 1880, la rédaction d'un traité mettant sous notre protectorat le Niger, depuis ses sources jusqu'à Tombouctou, et nous donnant le droit d'ouvrir des routes jusqu'au fleuve. Mais la moitié de la tâche restait à accomplir. Ahmadou devait encore faire attendre la signature du traité jusqu'au 10 mars. Enfin, il n'y avait plus qu'à repartir ! Les Toucouleurs s'y opposaient encore. Le capitaine décida de s'en aller de force ; il le fit savoir et son audace emporta tout. Il dit adieu à Nango le 21, après un séjour de près de dix mois, qui aurait usé une autre volonté que la sienne.

Le livre où il relate avec simplicité les incidents de cette mémorable expédition contient des vues politiques et économiques d'un grand intérêt. On y trouve déjà le plan de toute l'œuvre d'exploration et de premier aménagement du Soudan. L'administrateur s'y révèle. Il reprend, sur divers points, les idées de Faidherbe. Si la fourberie d'Ahmadou compromit en partie le succès de la mission politique si brillamment remplie, celle-ci eut des résultats importants pour la connaissance du pays, le prolongement du chemin de fer de Kayes et l'extension de notre influence. C'était l'amorce de toute notre pénétration sur le Niger. Elle valut au capitaine Gallieni de nombreuses récompenses, dont la médaille d'or de la Société de Géographie, la croix de la Légion d'honneur et le grade de chef de bataillon.

⁂

Après quelques mois de repos en France et un séjour de trois ans aux Antilles, il est, en 1886, nommé lieutenant-colonel et renvoyé au Soudan. Nos affaires y prenaient mauvaise tournure. Le marabout Mahmadou-Lamine, fanatisant et soulevant les populations, venait de mettre à feu et à sang le Bondou dont le roi avait été décapité et les habitants emmenés en esclavage ; il portait le pillage jusqu'à la rive gauche du Sénégal, tandis que son fils Soybou opérait sur la rive droite. La colonie, ainsi menacée au Sud-Ouest par Mahmadou-Lamine, l'était encore au Sud par Samory et au Nord par Ahmadou. On avait conclu récemment avec Samory une trêve désavantageuse, qui lui laissait la suzeraineté de toute une partie de la rive gauche du Niger supérieur. En deux campagnes, le lieutenant-colonel Gallieni va remettre les choses en ordre et assurer l'avenir de notre empire soudanien.

La première campagne comprend deux opérations importantes, l'une toute diplomatique, l'autre principalement militaire. Elles sont marquées toutes deux au coin de la même décision audacieuse. A Samory, une mission pacifique va demander tout simplement la revision du traité qui nous barre l'accès du Niger. Contre Mahmadou on agit par les armes. Le marabout conquérant a son repaire tout près de la Gambie, à Dianna, à 200 kilomètres de

Bakel. Là, il semble hors de portée de nos coups. Mais ses émissaires agitent et vont jeter contre nous les populations guerrières de nos confins. Elles sont en effervescence, aussi bien à gauche de la rivière Falémé que sur l'autre rive, dans le Bambouk. Le lieutenant-colonel Gallieni a décidé d'aller tout droit à Dianna. Deux colonnes, traversant la double région à pacifier, de façon à couper court à toute attaque en arrière, doivent se rejoindre sous les murs de la citadelle lointaine, le 25 décembre 1886. Tout a été préparé avec une science et une habileté consommées, tout est accompli avec une vigueur et une largeur de vue qui font de cette expédition une expédition modèle. Pourvu de renseignements bien contrôlés, ayant assuré ses derrières par des réserves armées et surtout par d'adroites négociations et jalonné sa route de dépôts d'approvisionnements, la colonne Gallieni part de Diamou le 12 décembre 1886 et rencontre la colonne Vallière à point nommé, le jour de Noël, devant Dianna qui, le lendemain, était prise. Malheureusement, on n'avait pas pu s'emparer de Mahmadou; il s'enfuyait vers le sud. Jamais colonne française ne s'était aventurée aussi loin de sa base, en pays ennemi et presque entièrement inconnu.

Le vainqueur tire aussitôt le plus grand parti de sa victoire. Avec une générosité qui portera ses fruits, il pardonne et apaise. Il parlemente plus qu'il ne se bat. Mais il exige que les fils des chefs l'accompagnent pour venir peupler les *écoles d'otages* qu'il reconstitue et qui changeront leur mentalité. Il crée des *villages de liberté*, où se réfugieront les esclaves

et les isolés, contribuant ainsi à repeupler les territoires ravagés, à y préparer une main-d'œuvre libre et à nous attacher les populations. Il revient. L'ambassade dépêchée auprès de Samory a réussi à faire accepter de celui-ci un nouveau traité mettant ses états mêmes sous notre protectorat, ainsi étendu jusqu'à 500 kilomètres à l'est du Niger.

Sans attendre la deuxième campagne, de nombreuses missions politiques, géographiques et commerciales sont dirigées de tous côtés. Des ponts sont jetés sur les marigots, des routes tracées, des postes fondés ; les négociations sont reprises vers le Nord avec Ahmadou. Soybou est capturé· Le lieutenant-colonel Gallieni, prenant en pitié sa jeunesse et admirant son courage, lui accorde de mourir en soldat, sous les balles ; il lui laisse la touffe de cheveux par laquelle tout bon musulman doit être porté au paradis de Mahomet. Cette politique chevaleresque concilie bien des cœurs : le remerciement du jeune prince ne sera pas perdu.

Dans la seconde campagne (1887-1888), Mahmadou-Lamine est forcé dans son dernier refuge. Le capitaine Fortin, toutes précautions prises, est lancé à 450 kilomètres de sa base d'opération. Il enlève d'assaut la forteresse de Toubakouta et ses coureurs lui rapportent la tête du marabout.

De son côté, le commandant supérieur, pour fixer définitivement notre domination sur la rive gauche du Niger, a fait choix d'un point de soudure et d'échanges. Il construit sur le bord du fleuve, à Siguirri, un grand fort. Dans un pays difficile, où

l'on ne rencontre que déserts ou forêts inextricables, il prépare un réseau de communications sûres. Il se préoccupe de créer des moyens de transports et organise la production des chevaux. Il pousse les travaux du chemin de fer jusqu'à Bafoulabé ; et c'est un résultat qui tient du prodige, car les ressources manquent totalement. Mais il arrive à susciter et à utiliser la main-d'œuvre indigène. Il a compris que le seul procédé pour transformer la situation économique réside dans la culture des indigènes. Comme son maître Faidherbe, il s'intéresse à eux, il songe à leur développement, à leurs intérêts légitimes ; il les laisse sous l'administration de leurs chefs naturels, seuls au courant de leurs usages, seuls en contact profond avec eux, mais contrôlés et guidés par nos résidents. Des écoles sont ouvertes dans les villages, écoles d'enseignement général et écoles professionnelles. C'est déjà la politique des races, qui s'affirmera au Tonkin et à Madagascar.

Dans ces deux ans, une œuvre remarquable a ainsi été accomplie. Le lieutenant-colonel Gallieni a fait de l'action militaire l'exception. Ses négociations nous ont valu plus de terrain que ses armes ; elle nous ont donné des alliances durables. Il a annexé plus de 900 000 kilomètres carrés de territoire et plus de 2 600 000 habitants. Il a vraiment créé notre empire soudanien. Il a jeté les bases de son organisation politique, administrative et financière. Il en a marqué le centre d'avenir vers le Sud dans cette région montagneuse du Fouta-Djalon, à

laquelle il s'intéressait particulièrement (1). Le 5 juillet 1888, sa tâche terminée, il était promu officier de la Légion d'honneur : c'était, on l'avouera, une distinction bien méritée.

Il séjourne ensuite trois ans en France et en profite pour publier les résultats de son dernier commandement sous le titre de *Deux campagnes au Soudan français*. Il poursuit en outre des travaux purement militaires et reçoit le brevet d'état-major dans des conditions particulièrement flatteuses. En mars 1891, il est colonel, commande un régiment d'infanterie de marine à Brest, puis exerce à Paris les fonctions de chef d'état-major du corps d'armée colonial. C'est alors qu'il fréquenta de temps à autre le petit cénacle littéraire et artistique du « Père Chocolat », rue du Cardinal-Lemoine (2), où il aimait à se trouver au milieu des jeunes. Mais la vie coloniale l'appelle. En 1892, il est déjà reparti, sur sa demande, pour le Tonkin.

Il y avait encore une situation à sauver : on allait s'adresser à lui. En prenant le gouvernement de la colonie, M. de Lanessan venait d'y apporter un vaste plan de réforme. Celui-ci avait pour traits principaux de respecter les coutumes des habitants et de s'appuyer sur le gouvernement protégé, en se contentant de le guider ; politique généreuse, tendant à nous attacher des populations encore frémissantes de la lutte. En quelques mois, pourtant, il

(1) Il avait aussi envoyé vers le Nord, à Tombouctou, le lieutenant de vaisseau Caron, qui ne put réussir à traiter avec les habitants.

(2) Voir *Midi*, par P. B. Gheusi.

parut qu'elle marchait à un échec inexpliqué. Les bandes de pirates qui, depuis plusieurs années, tenaient nos troupes en haleine, ne faisaient que croître en audace et en nombre. Non seulement elles trouvaient toujours des refuges au delà de la frontière chinoise, grâce à la complicité secrète des autorités impériales, mais on voyait grandir dans le pays même en notre pouvoir une désaffection dont les causes restaient mystérieuses et qui favorisait puissamment la piraterie. Plus de sécurité nulle part; jusque dans les régions les plus riches et les plus peuplées, les routes étaient interceptées. Nos garnisons se trouvaient isolées dans les quelques postes autour desquels leur action était étroitement limitée. On avait dû arrêter les travaux du chemin de fer de Langson. Tout allait de mal en pis.

On en vient aux grands moyens : on proclame l'état de siège ; le pays est divisé en territoires militaires, et le colonel Gallieni reçoit le commandement des 1[er] et 2[e] territoires, ceux où il fallait agir. Tout riche qu'il fût de son expérience personnelle, il n'avait pas négligé celle des coloniaux éminents, comme M. Le Myre de Vilers, avec lequel il entretint toujours des relations d'amitié, comme le lieutenant colonel Pennequin, qui l'avait précédé en Indo-Chine. Dans les études purement ethnographiques de ce dernier, il trouve les bases d'une application magistrale de sa politique des races. Il a découvert la clef de l'énigme. Le pays est occupé par trois races mélangées, mais distinctes, vivant en conflit permanent. Les autorités françaises ont jusqu'ici ignoré toutes les difficultés résultant de cette guerre

sourde ; et elles ont commis, sans s'en apercevoir, de perpétuelles maladresses. Elles ont imposé à deux des trois éléments ethniques la domination du troisième, domination plus lourde qu'elle n'eût jamais pu devenir sans la puissance et les exigences d'un maître européen.

Aussitôt, le colonel Gallieni entre dans les intérêts véritables de chaque groupe. Il lui rend son autonomie, ses chefs naturels. C'est entre les races, non entre les individus, qu'il faut maintenir l'égalité. Dans un monde encore profondément féodal, nos principes démocratiques sont actuellement inassimilables ; mais la race est une unité vivante, individualisée, qui souffre dans chacun de ses membres. En guérissant les plaies politiques, économiques, sociales, il poursuit et il atteint le vrai moyen d'épuiser la piraterie. Car le pirate est une plante qui ne pousse qu'en certains terrains et qui y pousse spontanément. Il faut lui rendre le sol inhabitable en transformant l'état d'âme des populations. Il faut encore isoler la surface conquise, l'enclore et l'ensemencer du bon grain, celui de la civilisation. De là cette occupation en *tache d'huile*, l'une des caractéristiques de la méthode. Les postes sont d'abord serrés autour du centre, puis reportés en avant par bonds successifs, à mesure que les communications et les forces stabilisatrices ont fixé la pacification d'une nouvelle zone en arrière. Les points de rayonnement, choisis avec un coup d'œil très sûr et un grand sens économique, deviennent des « centres d'influence ». Toute une méthode colonisatrice se dessine et se formule dans les instructions du colo-

nel. C'est une « organisation qui marche ». Elle comporte le développement des écoles, la multiplication des moyens de transport et de travail. Chacun met la main à la pâte, suivant ses capacités spéciales. Le chef de poste, le sous-officier, entre deux combats, deviennent instituteurs, constructeurs de ponts, agriculteurs ou mécaniciens. Avec quel entrain notre soldat débrouillard endosse tous ces divers personnages, il faut le voir dans les récits des témoins. C'est un intérêt de tous les instants ajouté la vie monotone des postes perdus au loin.

En même temps, les pirates sont réduits par une ction militaire aussi vigoureuse que méthodique. t le colonel parvient à nouer des relations amicales vec le fameux maréchal Sou, gouverneur chinois u Quang-Si. Par cette entente, d'autant plus effice que nous savons n'être pas dupes, les frontières nt enfin fermées aux bandes que nous pourivons.

Aussi, la pacification est-elle rapide. En moins un an, la voie ferrée peut être achevée jusqu'à ngson. La colonisation se développe. En janvier 96, quand le colonel rentre en France, la colonie t redevenue tranquille et prospère.

*
* *

C'était l'heure où un troisième sauvetage devenait cessaire. A Madagascar, après la conquête, une e de paix avait semblé commencer. Puis une agi-

tation profonde peu à peu s'était étendue partou
Des bandes de révoltés, de « Fahavalos », infes
taient l'île. On allait à une insurrection générale
Les colonnes volantes envoyées contre les rebelle
revenaient après une vaine manifestation : la ré
volte reprenait derrière elles. Le petit corps d'oc
cupation était bloqué dans un cercle étroit autour d
Tananarive.

On se tourna vers le colonel Gallieni, à peine ar
rivé du Tonkin. Promu général en août 1896, il pre
nait en septembre la succession de M. Laroche. L
veille même de la transmission de pouvoirs, l
journal officiel de la colonie publiait un décre
émancipant tous les esclaves. Cette mesure humani
taire, prise inopportunément, devait mettre
comble au désordre. Elle irritait les anciens maître
et les affranchis étaient encore entièrement inc
pables de se suffire. Anti-esclavagiste convaincu,
général Gallieni devra cependant commencer p
surseoir à l'exécution du malencontreux décret.

Nous allons voir s'épanouir dans toute sa perfe
tion la méthode du grand organisateur colonial. E
repose sur une étude approfondie des conditio
dans lesquelles il faut agir. On n'arrivait pas
comprendre d'où provenait le mal : on n'ava
pourtant rien changé aux coutumes d'avant la co
quête ! On avait conservé aux Hovas, race sup
rieure de l'île, leur ancienne hégémonie. Là éta
la première faute. Vis-à-vis des autres races, no
venions ainsi apporter une sanction définitive, u
aggravation singulière à l'usurpation, souvent im
puissante, des Hovas : nous dont la domination r

pouvait se justifier que par un progrès de justice et de liberté. Les Hovas, dépossédés par nous, ne nous étaient nullement reconnaissants de leur conserver cette primauté dépendante : la cour appuyait les intrigues menées contre nous.

Le nouveau résident général commença par marquer à tous les yeux la souveraineté de la France. Au lieu d'aller rendre visite à la reine, il exigea qu'elle vînt la première. Avec la même décision il coupa court aux intrigues des ministres. On avait saisi une correspondance secrète établissant leur complicité dans la révolte : le 13 octobre, Rainandriamampandry, ministre de l'intérieur, et Ratsimamamga, oncle de la reine, étaient arrêtés et déférés au conseil de guerre. On les exécutait le 15 au petit jour. Ces exemples auraient dû suffire ; cependant la reine et son entourage n'avaient pas compris et servaient toujours les intérêts de la résistance. Le général Gallieni signale immédiatement les graves inconvénients de cette situation. A Paris, on ne se décidait pas à conclure. Le 27 février 1897, le général, tranchant dans le vif, prenait sur lui de prononcer la déposition de la reine et son exil à la Réunion. « Depuis cinq mois que je suis parmi vous, vous m'avez vu à l'œuvre, vous savez que ce que je dis, je le fais », pouvait-il dire au peuple hova.

En France, le gouvernement et le Parlement acceptèrent sans protester cet acte de vigueur dont ils n'avaient pas osé prendre la responsabilité. On savait qu'on pouvait avoir confiance et qu'il fallait au résident ses coudées franches. Lors de son départ de Paris, recevant ses instructions écrites du mi-

nistre des colonies, ne lui avait-il pas dit, en riant dans sa grosse moustache : « J'espère bien, Excellence, ne jamais les ouvrir ». A quoi le ministre eut l'esprit de répondre : « Vous ferez bien ».

On ne peut décider de loin. Pour connaître, il faut voir : le général Gallieni, devenu gouverneur général, sera un perpétuel voyageur. La plupart de ses livres : *Neuf ans à Madagascar*, *Trois colonnes au Tonkin*, comme ceux déjà cités, sont d'abord des récits de voyage, semés de tableaux pittoresques, mais bourrés de renseignements instructifs. Il a puisé à toutes les sources d'informations sur le vaste domaine qu'il a à gouverner. Il a lié amitié avec le savant explorateur Alfred Grandidier, l'homme qui connaît le vieux Madagascar. Il fait publier un recueil de tous les résultats scientifiques des expéditions, missions, travaux de ses subordonnés, restaure l'observatoire de Tananarive, crée un jardin d'essai, etc.

Appuyé, dès le début, sur cette étude minutieuse des réalités, il aborde résolument le double problème de la pacification et du développement économique, qui ne peuvent être séparés. Avec une netteté de vues et une force de méthode qu'on ne saurait trop admirer, il divise et classe soigneusement les difficultés. Il commencera par le plateau central ; on s'occupera plus tard des régions périphérique. Il fait tout de suite œuvre de décentralisation, tout en ce gardant d'éparpiller les pouvoirs. Le territoire effectivement occupé est partagé en cercles. Le commandement de cercle jouit d'une grande liberté et d'une initiative étendue. Il con-

centre toute l'autorité, à la fois militaire, administrative et judiciaire. La suite des instructions envoyées aux commandants de cercle forme presque à elle seule l'historique complet de la pacification.

Elle constitue aussi un véritable traité de science coloniale en action. Dans un langage qui a la vigueur lumineuse du langage scientifique, ces admirables instructions formulent une succession de principes très souples, parce que très généraux, mais très précis parce qu'ils condensent une pensée poussée à fond. Les diverses opérations : conquête, pacification, organisation, etc., s'y définissent avec une netteté mathématique. L'action vive a sa place et l'action lente la sienne. Avant tout, la soumission à l'objet : « Rien de plus nuisible en matière coloniale que les principes tout faits, les clichés tout préparés ». C'est que ces principes-là sont étroits et sans souplesse. Il faut, au contraire, adapter les méthodes à toutes les circonstances du lieu et du moment.

Citons quelques-unes de ces prescriptions, on serait parfois tenté de dire de ces théorèmes : « Tout mouvement de troupes en avant doit avoir pour sanction l'occupation effective du terrain conquis. » — « L'organisation administrative d'un pays doit être parfaitement en rapport avec la nature de ce pays, de ses habitants et du but qu'on se propose. » — « Toute organisation administrative doit suivre le pays dans son développement naturel. » — « Le rôle du commandant du poste sera... de ne modifier en rien leurs coutumes et leurs mœurs... Ce n'est que progressivement et suivant leur attitude qu'on pourra les amener à se

plier à une organisation politique quelconque. Les chefs pourront cependant recevoir l'assurance qu'ils continueront à exercer leur autorité sous notre contrôle. »

Les instructions entrent aussi dans le détail et visent les mesures les plus diverses pour le développement économique de l'indigène, la multiplication des écoles et des routes, la colonisation. Cette dernière est favorisée sous ses trois formes de petite, moyenne et grande colonisation, suivant les terrains. Le général s'inspire en particulier des méthodes anglaises, en les adaptant à notre tempérament. Il fait preuve d'une extrême sollicitude pour le soldat français ; et en même temps il cherche à le fixer dans l'île et à le transformer en colon. Les actes de clémence achèvent de gagner la population soumise par les armes. Dès la fin de 1897, la pacification est générale. La connaissance de la langue française a été rendue obligatoire pour l'admission à toute fonction publique. En 1899, sont créées des écoles professionnelles. Les familles nombreuses sont encouragées et un impôt frappe les célibataires, afin de rendre à la race hova sa fécondité et sa santé morale.

La question religieuse est enfin tranchée avec beaucoup de tact. La propagande des missionnaires anglais avait largement répandu le protestantisme en même temps que l'hostilité contre nous ; la reine et la cour avaient même embrassé la religion réformée. De leur côté des prêtres catholiques avaient depuis longtemps bâti leurs églises et réuni de nombreux fidèles. Le général, sollicité de faire con-

vertir le peuple en masse, au profit de l'idée française, s'y refusa. Il tint à assurer la liberté la plus entière et à ne laisser troubler l'égalité et la paix religieuses par aucune intervention de la politique.

Pendant neuf ans, le général Gallieni poursuivit l'exécution de son programme de pacification et de mise en valeur. Pour l'appliquer à une île plus grande que la France et en partie inconnue, il disposait d'une armée de 12.000 hommes, miliciens noirs pour les quatre cinquièmes. Rappelons qu'il a fallu 80.000 hommes à Bugeaud pour achever la pacification de l'Algérie. Quand il revint de Madagascar, sur sa demande, en 1905, le général Gallieni avait terminé sa tâche.

Divisionnaire depuis 1900, il venait de recevoir la grande croix de la Légion d'honneur. On lui confiait l'inspection générale des troupes coloniales. L'année suivante, il prenait le commandement du 13e corps d'armée à Clermont-Ferrand, puis celui du 14e et le gouvernement militaire de Lyon. Le août 1908, il entrait au Conseil supérieur de la guerre. Il a été décoré de la médaille militaire en 1911. Dans ses nouvelles fonctions métropolitaines, si son initiative a pu se sentir parfois gênée par la rigidité d'un organisme étroitement réglementé, il n'en a pas moins su faire preuve des plus hautes qualités militaires. On se souvient qu'aux grandes manœuvres de Touraine, il y a deux ans, il prit si bien ses mesures qu'il faillit faire prisonnier tout l'état-major de son adversaire. Au moment où la limite d'âge allait l'atteindre, le gouvernement, désireux de pouvoir utiliser encore ses capacités

exceptionnelles, considéra son commandement à Madagascar comme celui d'un général en chef devant l'ennemi et le maintint en activité, mais non dans ses fonctions.

*
* *

Il se préparait donc à jouir, dans sa propriété de la Gabelle, près de Saint-Raphaël, d'un loisir bien employé, lorsque la guerre vint le rappeler à l'action. Frappé, à ce moment même, du deuil le plus cruel, il accourut. Il avait été désigné pour remplir éventuellement les plus hautes fonctions. Mais, tout de suite, on lui demanda de défendre Paris.

C'était le 26 août dernier. On sait de quel danger nous étions menacés. Rien n'était prêt pour une résistance sérieuse et il avait été question de déclarer Paris ville ouverte. Immédiatement on se mit à l'œuvre avec une décision et une vigueur extrêmes. En quelques jours, tranchées, abattis, canons installés et dissimulés, projecteurs, lignes télégraphiques et téléphoniques, tous les travaux étaient en bonne voie. Le 3 septembre, en annonçant le départ du gouvernement, le général Gallieni faisait afficher la seule proclamation qu'il ait lancée. Elle se réduit à ceci : « J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout. » Ce mâle et laconique langage, appuyé par des actes, a donné confiance aux Parisiens. Et peut-être cette ferme attitude a-t-elle convaincu l'ennemi lui aussi des difficultés que ren

contrerait une attaque de la capitale; peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles les armées allemandes ont exécuté devant ses forts le mouvement tournant qui les conduisait à la défaite de la Marne.

Non content de mettre le camp retranché en état de défense, le gouverneur militaire s'était employé activement à constituer une armée d'opérations avec les éléments dont il pouvait disposer dans la place, et ceux venus du dehors, en partie sous le commandement du général Maunoury. Au lieu de la garder pour un usage défensif, il s'empressa de seconder les intentions offensives du généralissime en la jetant sur le flanc de l'armée allemande de von Kluck. Le jour même où celle-ci infléchissait sa marche vers l'est, le 4 septembre, le général Gallieni, saisissant l'occasion, lançait le mouvement de contre-offensive. Le lendemain, sur un millier d'automobiles réquisitionnées en hâte, il faisait encore porter au front le IVe corps, tardivement arrivé dans Paris. Cette attaque soudaine produisit l'effet que l'on sait. C'est la bataille de l'Ourcq. Quand l'envahisseur en retraite s'éloigna de la capitale, les défenses, encore inachevées, pouvaient paraître inutiles. Le gouverneur n'eut qu'un mot d'ordre : continuer.

Voilà la carrière, et l'homme s'y peint. Au physique, le svelte capitaine de 1878 est resté maigre, droit et résistant. Ce grand voyageur aime toujours la marche. Malgré les longues fièvres et les convalescences insuffisantes, sa santé est sortie indemne d'une vie coloniale laborieuse et presque

ininterrompue. Une extrême sobriété l'a conservé jeune. Il a l'aspect d'un officier anglais : grand, un peu raide, froid, parlant peu, il répond d'un mot, mot juste et net, d'une parfaite clarté. On est dès l'abord frappé par l'importance de la tête, aux traits énergiques et fins. Bien loin d'être écrasée par la largeur et le surplomb du front et par la vigueur extraordinaire des sourcils ou alourdie par la puissante ossature du menton, cette tête haute, longue, osseuse, porte avec aisance tant de signes de grandeur et de force. Quand le regard est tendu, il est perçant comme l'acier. Pourtant, l'œil bleu-vert, un peu bridé, s'adoucit à l'occasion sous les sourcils encore blonds. L'accueil, entièrement dégagé de toute préoccupation, est d'une simplicité saisissante. Mais, à travers cette voix posée, cette parole précise, ce regard et cette allure, transparaît l'homme supérieur. A tous il a donné l'impression d'un grand chef. Comme une vapeur subtile, cette impression se dégage des moindres manifestations de sa personnalité. C'est ainsi qu'ayant tout fait pour éviter de se rendre populaire parmi les Parisiens, il l'est pourtant devenu dès qu'on l'a jugé par ses actes.

Ce chef est aussi un homme bon, affectueux et obligeant, goûtant avec une sorte de naïveté d'âme les joies les plus simples, celles de la famille d'abord. Sa fille, mariée au capitaine Grüss, son fils, qui fait actuellement campagne comme sous-officier, ont été l'objet de sa sollicitude constante. Il joue avec ses petits-enfants ; l'enfance et la jeunesse l'ont toujours attiré. Ses douleurs ont été celles du foyer. Il a été

bon fils, l'orgueil de son père. Il conserve toujours la petite campagne de Méliande, auprès de Saint-Béat, au débouché de la vallée, devant l'horizon des Pyrénées, où le capitaine vieillissant disait à son curé, avec envie : « Vous, vous le verrez général, peut-être divisionnaire ». Mais c'est dans la paisible propriété de la Gabelle, sur les rivages plus tièdes de Saint-Raphaël, que le général Gallieni venait se reposer de ses voyages : cadre sans prétention pour des études et des travaux assidus. Curieux d'agriculture, le général y a créé un vignoble dont il est justement fier. Là sont disposées ses collections de voyageur ; car il a tant aimé connaître le monde étrange qu'il a parcouru, il l'a étudié si à fond dans ses particularités ethnographiques et sociales, qu'il a recueilli les éléments d'un vrai musée ; et c'est à juste titre qu'il est membre correspondant de l'Institut.

Néanmoins, de ses distractions, aucune ne rivalise avec la lecture. Il suit à peu près toutes les manifestations importantes de la pensée contemporaine. A côté de nos livres et de nos grandes revues, il a toujours en train une lecture dans chacune des trois langues anglaise, allemande et italienne. C'est un vaste esprit, qui porte dans le domaine de la pensée la puissance de travail, la souplesse d'esprit et la possession de soi-même qui ont fait sa valeur d'homme d'action. S'il s'empêtre si peu, s'il est si libre, si dégagé, pouvant s'intéresser, au milieu des plus lourdes affaires, à mille petits « à côté », c'est qu'il est supérieur aux choses. Il s'est trouvé naturellement au-dessus de toutes ses fonctions, pour

élevées et difficiles qu'elles aient été. Et il semble dominer le fonctionnement même de son esprit et s'en servir comme d'un simple instrument, aussi docile, aussi soumis que pénétrant et fort. A peine levé de son bureau, il a donné congé à tout souci d'affaires et n'y revient qu'en reprenant ses dossiers.

De là cette parfaite tranquillité, cette intimité affable, cette conversation libre et enjouée sans vulgarité, cette humeur égale. Ami fidèle, chef parfaitement juste, il s'est fait aimer et admirer de ceux qui ont servi sous ses ordres. Au premier contact, il en imposait : « Fichtre ! il n'a pas l'air commode, mon nouveau chef, écrit du Tonkin le lieutenant Ellie, l'aspect général m'a paru terriblement glacial ». Et les premières paroles : « Ne comptez pas, avec moi, vous croiser les bras. Vous aurez de la besogne, et je préfère vous dire tout de suite que j'aime qu'elle se fasse vite ». A l'user on le reconnaissait pour aussi bienveillant que ferme, n'aimant pas punir, mais faisant des exemples sévères, récompensant royalement.

Son art a été de choisir et d'employer les hommes. Longuement, minutieusement, il appréciait, on peut dire il mesurait, ses auxiliaires et mettait alors chacun à sa place. Il aurait été, s'il avait voulu, un grand lanceur d'affaires à l'américaine. La force avec laquelle il saisit les données d'une situation, sa faculté d'assimilation et d'adaptation, sa fertilité en ressources lui eussent assuré une carrière éclatante dans le monde des milliardaires. Celle qu'il a suivie, désintéressée, droite, on pourrait presque dire mo-

notone, car ses campagnes n'ont presque pas eu de cesse, s'est dépensée entière au profit de la France.

Son œuvre, avant tout patriotique et philanthropique, prolonge magnifiquement celle de Bugeaud en Algérie, de Faidherbe au Sénégal. S'il est leur élève, il achève leur pensée et lui donne en même temps sa forme et sa réalisation parfaite. Comme eux, il a voulu servir la France en apportant une vie meilleure aux races opprimées de nos colonies. Son système militaire est un perfectionnement de celui de Bugeaud. Il n'a cessé de soumettre la force qui tue à la force qui crée, recommandant à ses chefs de colonne de ne jamais détruire un repaire de pirates ou de révoltés sans penser au marché qu'ils y installeraient le lendemain et sans ménager l'avenir. Il ne s'agit pas pour lui d'écraser brutalement les insurrections, mais d'être attentif à ce qui peut les faire naître, et si, malgré tout, elles se produisent, d'en rechercher d'abord les causes pour les atteindre dans leur source. N'est-ce pas la méthode du médecin moderne devant les symptômes de la maladie ?

Un des officiers qui l'ont le mieux étudié, le capitaine Frœlicher, comparant le général Gallieni à ses deux illustres devanciers, ajoute, en 1903 : « Certes, ces trois héros étaient aptes à servir leur patrie en toute autre situation bu'aux colonies ; deux d'entre eux l'ont prouvé : bugeaud, en remportant la dernière victoire du premier empire, dix jours après la bataille de Waterloo ; Faidherbe, en opérant ce prodige de créer de toutes pièces une armée et de tenir tête, avec ces forces improvisées, à une armée alle-

mande aguerrie et bien commandée. Peut-être le général Gallieni nous donnera-t-il un jour la mesure de ce qu'il peut dans la grande guerre, mais personne ne doute actuellement de la hardiesee, de la fécondité et de la science de ses talents militaires ».

« Enfant de la balle » militaire, comme avait été Napoléon, nature fine, souple et forte comme une lame d'épée, d'une conception prompte, large, nette, froide, d'une énergie indomptable dans l'exécution, il a toute l'étoffe d'un capitaine. Et s'il a été attiré vers la vie d'aventure, c'est le moins aventureux, le plus méthodique des chefs.

Mais il se sera montré jusqu'ici surtout le plus admirable des organisateurs et des administrateurs. Il a fait travailler des nègres. Fuyant la popularité bruyante qui se serait facilement attachée à son nom, vivant à l'écart de la politique, il a donné foi en lui et en son œuvre, parce qu'il avait foi lui-même dans la mission civilisatrice de la France. Il suivait un idéal de relèvement national par le déploiement de nos énergies au dehors, sur ce terrain qui répond à nos aspirations les plus noblement humanitaires. Là, se fait l'union de tous les partis.

Quoi qu'il arrive demain, il laissera tout au moins une œuvre vivante, et les principes nettement formulés de la science coloniale, et enfin une figure digne de l'historien. Il a montré ce qu'un organisateur génial peut, avec sa baguette de magicien, tirer d'une situation menaçante et faire rendre à une race, fût-elle inférieure, en fruits d'ordre, de progrès, de perfectionnement, de travail. Que n'eut-il pas fait d'une race supérieure !

Ses mémorables instructions méritent d'être une source de l'art colonial, comme jadis les édits des préteurs romains ont été celle du droit universel. Sa lointaine origine italienne comme sa culture en font un latin. Il a du latin la sobriété, la fermeté de langue, la clarté d'esprit. Mais la rigueur des définitions et des formules fait aussi ressouvenir que le jeune Gallieni était, au collège, surtout fort en sciences. Prédestiné au titre de gouverneur, il aura été un grand proconsul et l'un des hommes les plus complets qu'ait vus notre temps.

Ce qu'il a fait dans le monde, il l'a fait en artiste, donnant à son action un fini et une précision qui la découpent nettement, comme se projettent sur le ciel bleu les arêtes des cimes pyrénéennes. C'est un homme qui a rêvé de grandes choses, non seulement pour les voir, mais pour les vivre, pour comprendre, agir, créer ; et il a égalé son rêve. Quand le temps aura mis les choses et les gens dans leur recul, le général Gallieni paraîtra l'une des grandes figures de notre histoire.

Etude parue dans le *Correspondant*.

SAINT-AMAND (CHER) — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

